

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Tout d'abord, l'été ne tenant pas mieux ses promesses que le printemps n'avait rempli ses engagements, si l'on n'eût obéi qu'à la véritable logique de la saison, au lieu de se croire forcé de se précipiter aux bords de la mer ou dans une ville de bains, on serait resté à Paris, et l'on porterait encore les robes de soie et de laine, au lieu des tissus de gaze, d'organdi et de mousseline, qui semblent les toilettes naturelles du milieu de juillet. Mais que deviendraient les toilettes fraîches et légères destinées aux excursions lointaines, ces charmantes petites redingotes de piqué blanc ou fleuri, ces burnous moelleux et élégants, ces délicieuses robes de gaze ou de grenadine à tant de petites garnitures, qui ne sont qu'un nuage, une vapeur, et surtout ces délicieux chapeaux à bords relevés, ornés de longues plumes d'autruche, de héron ou de faisan, qui ne sont portés à Paris que par des étrangères, mais que la Parisienne promène partout avec tant de grâce en dehors de chez elle ?

A propos de ces chapeaux de campagne d'une coquetterie un peu agaçante, un essai a été tenté. On a donné à quelques-uns d'entre eux la forme de tricornes, mais il n'est pas venu à notre connaissance que cette excentricité ait été adoptée encore par une de ces personnes privilégiées dont l'exemple fait autorité en matière de modes et de bon goût.

Une autre innovation que nous avons vue aussi beaucoup plus dans les vitrines des magasins que dans la toilette des femmes, se rapporte à la chaussure. Elle consiste à lacer en dessus du pied, par des œillets de métal, des bottines, principalement de cuir verni. Beaucoup de ces bottines sont ornées sur le cou-de-pied d'une large rosette.

On offre presque partout maintenant comme grande nouveauté, les gants vénitiens, brodés et lisérés d'une nuance tranchant sur celle de la peau et attachés sur le dessus du poignet par trois petits boutons dorés. Nous avons parlé de ces gants dans un temps où l'on en ignorait presque encore l'existence.

Comme lingerie simple, on ne sort pour ainsi dire pas des cols et des manchettes de toile piquée, à pattes, croisées l'une sur l'autre et brodées seulement à leur extrémité. Dans un modèle nouveau, le gros bouton de jaspe ou de malachite qui retenait ces pattes au milieu ou sur le côté est remplacé par une double agrafe d'or façonnée, dans laquelle sont passées les deux extrémités du col ou de la manchette et qui figure un nœud en dessus

du poignet et en avant du cou. Avec ces manchettes de toile, attachées sur le côté ou pointues, et boutonnées en dessous, le corps de la manche très large se fait de mousseline claire. Des manches plus habillées sont également de mousseline claire, mais froncées en long par des entre-deux à jours, dans lesquels sont passés de petits rubans ou de petits velours, et dont le poignet se compose d'une grosse ruche de dentelle ou de guipure entremêlée de petites bouclettes de velours ou de ruban. Le fichu assorti est plissé et se termine par une collerette semblable aux ruches des poignets. Avec les manches courtes ou tout à fait ouvertes, on porte des sous-manches bouillonnées dans toute leur hauteur, et coupées entre chacun de ces bouillons par des entre-deux de dentelle ou des bracelets de velours. Madame Colas, rue Vivienne, 47, dont les lingerie sont d'un goût exquis, en fait beaucoup ainsi en ce moment.

L'association du noir et du blanc est plus que jamais en faveur. Ainsi l'on porte, sans être aucunement en deuil, des coiffures de dentelle noire et blanche, des chapeaux de crêpe ou de tulle blanc, ornés de grappes de fleurs blanches et de fruits noirs, des chemisettes et des canezous à plis suisses avec revers ou rouleaux de velours noir, et même des robes de tarlatane ou de mousseline toutes couvertes de petits volants alternés noirs et blancs, avec les mêmes volants aux manches et à la petite pèlerine qui recouvre à volonté le corsage décolleté et à ceinture.

Mais comme deuil véritable, la maison Gagelin, 83, rue de Richelieu, a composé, à l'occasion du deuil de la cour, des robes d'une admirable distinction. L'une de celles que nous avons vues était toute couverte de petits volants posés en biais, l'un en taffetas et l'autre en grenadine, et le châle assorti était orné de six petits volants pareils et d'un volant de guipure. Les volants de taffetas sont découpés, et ceux de grenadine sont bordés d'un biais de taffetas.

Une robe de demi-deuil est en taffetas gris clair, ornée dans le bas, de trois volants de la hauteur d'une main chacun, surmontés de tout petits volants d'un gris plus foncé. Cette robe, dont tous les plis sont rejetés en arrière, s'évase bien en éventail et dessine une queue très accusée. Tous les volants sont découpés en festons. Le corsage est plat et boutonné en avant par des boutons gris-foncé. De plus gros boutons garnissent tout le devant de la jupe. Les manches larges et froncées ont un jockey formé d'un grand et d'un petit volant, et un poignet lâche coulissé en biais, avec un parement composé des deux mêmes volants.

Au nombre des robes commandées à la maison *Gagelin* par une élégante jeune femme qui se rend à Vichy, il s'en trouve une de grenadine grise à petits bouquets brodés, garnie à la jupe, vers la moitié de sa hauteur, d'un plissé à la vieille de grenadine, dépassé de chaque côté par un bord de taffetas noir découpé. Cette garniture remonte en avant de chaque côté jusqu'à la taille et continue au corsage en s'évasant jusque sur les épaules. Les manches sont unies dans le haut, coulissées au poignet, et garnies au-dessus de ce bord coulissé, d'une petite ruche à la rielle posée en biais.

Pour les bains de mer, la maison *Gagelin* a de délicieux manteaux en un tissu nouveau, souple et moelleux, mélangé de noir et de blanc, avec le grand capuchon retombant carré sur l'épaule et garni d'un gros gland, ou en drap léger gris-clair rayé de bleu ou de violet et à bordure noire liserée de bleu ou de violet. Trois petites pattes sont posées autour de l'encolure bordée de noir, une toute petite au milieu de deux plus longues, et deux pattes en travers sur chaque épaule retiennent les plis du vêtement.

La *Ville-de-Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, où se trouvent les plus jolis ornements de rubans et de passementeries pour les confections et les robes, a des garnitures tout entières en point de Venise d'un travail admirable. Ses fichus et ses berthes de guipure au crochet à la main, avec mélange de jais, ses aumônières et ses escarcelles sont de la dernière et de la plus aristocratique nouveauté. Les cravates étroites de taffetas qui se nouent sous les petits cols plats, sont à la *Ville-de-Lyon* d'une charmante variété; et comme ganterie, ce magasin célèbre a une réputation bien justifiée par les innovations heureuses qu'il fait sans cesse, et parmi lesquelles nous avons cité déjà celle du *gant Joséphine*.

Les bonnets se font ou à fond tombant, ou tout à fait ronds genre *Charlotte Corday*. Madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, donne à ceux qu'elle compose un cachet tout à fait historique. L'un de ceux que nous avons vus chez elle était de tulle Malines avec une haute garniture qui se repliait sur elle-même, une bride lilas qui se nouait en long nœud du côté gauche, et des grappes de lilas blanc et lilas qui garnissaient le côté droit.

Une de ses riches coiffures est une torsade de ruban ponceau coupée à droite par un nœud d'épis d'or et en arrière par un nœud plus petit, et d'où retombe à gauche une grande plume blanche.

Un chapeau de madame *Alexandrine*, qui fait rêver la campagne et la verdure, mais avec un climat plus égal que le nôtre en ce moment, est d'une délicieuse paille façonnée, ornée en dessus et en dessous de roses, d'épis et de cerises. Il a éveillé en nous l'idée de la jeunesse souriante et de la beauté.

Un autre d'une parfaite distinction est une paille de riz presque toute couverte de grandes grappes de lilas blanc sur une écharpe de tulle qui se termine en larges barbes carrées. En dessous sont d'autres brides de taffetas blanc, et dans le bandeau, du côté gauche, une branche de lilas.

Une paille belge est recouverte d'une résille de lacet paille, d'où retombe tout autour une frange de petits glands

de paille, et que fixent des grappes de raisin saumon et de petits fruits noirs. Les brides sont de ruban saumon rayées en large.

Un autre encore est garni d'une bride de ruban saumon à étoiles noires, qui forme sur le milieu de la passe un large nœud à boucles plates retenu par des boutons et des médaillons de paille entourés de dentelle noire. Le bavolet est uni, surmonté d'un petit bouillon serré par un nœud de ruban noir étroit. Sur le front est une ruche découpée de ruban saumon.

Comme ornements de chapeaux, les fruits ont beaucoup plu cette année. Les grappes de raisin noir ou blanc qu'a faites pour cette destination la maison de *Laère* avaient le velouté et la transparence de la nature. Nous avons admiré aussi ses prunes, ses fruits de houx, de sorbier et de sureau, ses cerises noires et rouges, ses prunelles et ses délicieuses petites azerolles.

La coiffure qu'a fournie madame de *Laère* pour le mariage de mademoiselle de P... était d'une forme parfaite et toute de fleurs d'aubépine et d'oranger divisées par petits groupes.

Le chapeau d'enfant le mieux porté est toujours le *frondeur*. Pour les tout petits, M. *Desprey* le garnit tout en velours rouge noué à plusieurs boucles en arrière et entouré d'une ganse noire et or, avec une grande plume noire à droite.

Pour les petits garçons de huit, dix et douze ans, il le fait en paille doublée de soie.

Les autres genres qui se portent aussi sont le *matelot* à bords droits, en paille unie ou chinée, garni de velours ou de soie noire portant une ancre.

Le *Tudor* à bord relevé de velours, orné en avant d'un chou de plumes noires à cœur blanc.

Le petit *sultan*, de même forme, mais plus rond et garni de velours rouge.

Les chapeaux d'amazones, les plus distingués, sont ceux de paille d'Italie, de forme un peu allongée et à bords relevés, ornés de plumes de héron ou de faisan. M. *Desprey* en a fait aussi pour plusieurs femmes du grand monde, en paille brune avec plume blanche.

Madame *Bernard*, 162, rue de Rivoli, vient de terminer pour plusieurs baigneuses aristocratiques de charmantes robes de gaze ou de grenadine à petits volants bordés de ruches, de biais ou de plissés, ce sont pour la plupart des grisailles chinées ou rayées à semés de petites fleurs brodées, et leur garniture est d'une des couleurs les plus gaies du dessin. Cette habile couturière fait aussi beaucoup de robes de mousseline blanche avec ou sans transparents de taffetas, et nous avons admiré dans ses ateliers deux ravissantes robes de mariée, l'une de moire antique garnie de ruches d'Angleterre, l'autre de tarlatane à volants de point d'Alençon sur un dessous de taffetas blanc.

En même temps que cette dernière robe, la nouvelle mariée, qui habite un magnifique château des environs de Tarbes, s'est fait expédier plusieurs *corsets plastiques* de madame *Bonvallet*, 5, boulevard de Strasbourg. Le succès de ce corset, que ratifient également (chose rare !) et la mode et la médecine, est un fait que l'on ne peut qu'applaudir en le constatant. La couturière la plus exi-



Jules David

Drouot

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffes de R. l'hopiteau. Robes de Pauline Couder, 4, r. Vivienne.
Flours de Perrot Petit et Cie, r. M. S. Augustin, 20. Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 7.
Parfums de Logrand, sous les Cours de France et d'Allemagne et de Russie, rue S. Honoré, 25.
Corsets plastiques de M. Bonvallet, Boulevard de Strasbourg, 3.

Sous-jupe avec Tavernier, E. Creusy, 45, rue Montmartre, 453. | Corset de la M. de Comin, Lassalle et Co, r. L. le Grand, 37.

grainé par ses cheveux aérés aériens...
plissé par...
s'écarter...
En p...
Les p...
Le p...
trouvé...
Tou...
arise...
Robe...
soie...
l'indus...
nière...
Sur...
Ilas...
est en...
de tab...
le rec...
En...
le m...
sous...
La...
retail...
Botta...
20 et...
La...
N...
Gien...
veut...
de l...
P...
mod...
trou...
teur...
Cor...
cont...
don...
de...
dam...
I...
publ...
de g...
gar...
l'ad...
gen...
L...
p...
l'ill...
sent...
men...
les...
C...
en...
rail...
L...
grainé par ses cheveux aérés aériens...
plissé par...
s'écarter...
En p...
Les p...
Le p...
trouvé...
Tou...
arise...
Robe...
soie...
l'indus...
nière...
Sur...
Ilas...
est en...
de tab...
le rec...
En...
le m...
sous...
La...
retail...
Botta...
20 et...
La...
N...
Gien...
veut...
de l...
P...
mod...
trou...
teur...
Cor...
cont...
don...
de...
dam...
I...
publ...
de g...
gar...
l'ad...
gen...
L...
p...
l'ill...
sent...
men...
les...
C...
en...
rail...
L...

geante ne peut désirer pour ses chefs-d'œuvres aériens un support plus convenable et mieux combiné, et la poitrine la plus délicate n'a rien à souffrir du contact d'un vêtement qui moule et soutient les formes au lieu de les comprimer. Le corset plastique est le seul que les médecins permettent aux jeunes filles, car, au lieu de nuire à leur taille, ils aident à son développement normal.

Dans un autre genre, la parfumerie exerce sur la vie elle-même, une influence non moins grande que les corsets. De même que les mauvais parfums sont une espèce de poison lent qui, à la longue, bouleverse et désorganise toute l'économie, ceux qui sont les produits raisonnés de l'observation et de la science ont l'action la plus bienfaisante sur la beauté d'abord, et ensuite sur la santé.

Au nombre de ces produits non-seulement permis, mais encore prescrits par l'hygiène, nous citerons l'eau tonique de quinine et la pommade au baume de tannin pour l'entretien et la régénérescence de la chevelure; l'oryza lacte, lotion émulsive pour le teint; la véritable eau des Alpes, d'une senteur exquise et de l'emploi le plus agréable pour la toilette; les savons: au cold-cream, au lait virginal, au jasmin d'Espagne, à l'ess.-bouquet et au jockey-club, toutes préparations remarquables de l'ancienne et célèbre maison Legrand, fournisseur des cours de France et de Russie, 207, rue Saint-Honoré, ainsi que le parfum du Nord, la fleur de mai, le sureau des Alpes et le cyclamen d'Italie, délicieuses essences pour le mouchoir.

Contre les taches de rousseur, les boutons, les rougeurs, toutes les altérations accidentelles de la peau, le lait antépélique de M. Candès, boulevard Saint-Denis, 26, a victorieusement prouvé son efficacité presque infaillible. L'inventeur de ce précieux cosmétique est devenu à son insu le consolateur mystérieux de bien des tristesses inexplicables, et a rendu la sécurité et la joie à bien des cœurs sur lesquels pesait comme une humiliation cette sorte d'infirmité gênante. Nous avons été nous-même témoin de cures presque miraculeuses qu'il a opérées, aussi le conseillons-nous en toute assurance aux personnes momentanément défigurées par les suites d'une maladie, l'excès de la fatigue ou du chagrin.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 605.

TOILETTE DU MATIN CHEZ SOI. — Coiffure retenue dans une résille de soie noire avec une perle d'or à chaque nœud du filet. Petit nœud de velours noir sur la tête, un peu de côté.

Peignoir de mousseline claire avec dessous de taffetas maïs. Garniture de valenciennes, nœud de ruban maïs n° 20.

Ce peignoir est ajusté au corsage devant; le dos est à coulisse; la jupe s'agraffe sous les nœuds ou se laisse ouverte à volonté.

Un collet pèlerine, avec écart devant, garnit le haut du corsage. Trois nœuds le ferment devant. La manche est fendue devant à la saignée; elle s'arrondit largement avec ampleur.

Trois nœuds sont posés contrariés sur chaque côté du devant de la jupe.

Un plissé de mousseline doublé de taffetas maïs et large de 7 centimètres, y compris les deux têtes qui forment ruche,

garnit la pèlerine, la couture de la manche et tout le tour. Un plissé pareil part de l'épaule, se rapproche de la taille, et s'écarte du bas sur chaque côté du devant.

Une petite valencienne borde chaque côté de ces plissés.

Une valencienne relevée forme col. Une grande valencienne forme sous-manche.

Le devant du peignoir et le bas sont ourlés.

Le jupon est de mousseline et garni de onze petits volants tuyautés bordés d'une petite valencienne.

TOILETTE DE MATINÉE DANSANTE OU DE DÎNER. — Coiffure ornée, de chaque côté, d'une branche de lilas.

Robe de mousseline claire. Corsage décolleté plat, taille ronde, jupe garnie de neuf volants très francés ayant 10 centimètres; tous faits, ces volants ont un petit ourlet de 1 centimètre et demi.

Sur le haut du premier volant est un bouillonné doublé de lilas avec une petite tête à chaque bord. Ce bouillon et les têtes ont en tout 7 centimètres. La manche se compose d'un bouffant de taffetas blanc très court et d'un gros bouffant de mousseline le recouvrant et serré sur le bras par une ruche lilas.

Un ruban n° 60, pincé sur chaque épaule pour faire place à la manche, forme la pointe derrière et se noue croisé devant, sans coques.

La ceinture de ruban chiné a, sur le côté, un nœud bien ratatiné (à cause de la largeur n° 60), et deux longs bouts flottants.

Un nœud à deux coques assez longues et à deux bouts de 30 et 40 centimètres est posé sur le côté, un peu en arrière.

La robe de dessous est de taffetas blanc.

Nous recommandons à nos abonnées trois publications de PATRONS MODÈLES PARISIENS. Patrons nouveaux éprouvés et coupés dans les meilleures maisons de Paris de manière à pouvoir être garantis parfaits.

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE. — Les Patrons-modèles de la Couturière donnent, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corses, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de cour, Pardessus, Amazone, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE. — La Lingère Parisienne donne, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle de tout ce qui comporte la lingerie: Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE. — Les Modes de l'Enfance publient, chaque mois, une feuille couverte de Patrons de grandeur naturelle des différents vêtements de petits garçons et de petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, 8 francs pour l'Angleterre.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant, à M. Georges KENT, agent général du *Moniteur de la Mode*, 40, Greek street Soho, à Londres.

Courrier de Paris.

Il y a des moments comme cela, où la veine y est, peut-on dire! Pendant ces derniers jours c'était tout profit de lire les journaux; j'entends en lire cette partie qui est spécialement réservée à raconter les meurtres par le fer, le feu ou le poison, les suicides, les vols, toutes les catastrophes et tous les crimes dont l'humanité est susceptible de pâtir ou de se rendre coupable! C'est alors un cauchemar qui dure des semaines, des mois entiers. D'autres fois, c'est le contraire : les faits divers des journaux sont une série non interrompue de bucoliques, d'épilogues, de tableaux riants et sereins; c'est un retour à l'âge d'or, aux temps héroïques, aux époques de la fable humaine! Le lecteur vit en plein ciel bleu; le monde est un paradis terrestre et l'on croirait l'homme revenu à son innocence primitive. Qui se plaint de ses bonnes veines-là, où l'on aime à se reposer, comme en une oasis au milieu de l'aride sécheresse de notre malheureux temps? Personne à coup sûr.

Donc nous voici dans la bonne veine des faits divers qui consolent un peu des misères de notre siècle enregistrées, chaque jour, à des millions d'exemplaires que les deux Mondes se communiquent et sur lesquelles ils enchérisent très souvent l'un sur l'autre, le Nouveau pour montrer que l'Ancien est arrivé à l'apogée de la corruption, l'Ancien pour prouver que le Nouveau n'a rien à lui envier sous ce rapport. Quelle joie c'est donc pour les âmes honnêtes qui traversent et ce même temps et ces mêmes deux Mondes, croyant encore au bien, au bon, au beau, à l'absence d'égoïsme, au dévouement, ayant foi dans les sentiments chevaleresques, dans l'abnégation de soi, dans les élans généreux et spontanés qui prennent un service rendu au-dessus de la vie jouée à pile ou face sur un danger dont on ne calcule pas même ni la profondeur, ni la hauteur, — quelle joie c'est pour ces âmes-là, dis-je, de lire quelque belle action écrite à la même place où la veille on constatait un crime! tirée à autant de millions d'exemplaires, éclatant sur l'univers entier par toutes les bouches et par toutes les trompettes de la presse!

Quelle joie bien plus grande encore quand on voit des enfants accomplir ces bonnes actions, ressentir de ces élans où le cœur est tellement le maître que la raison n'y pourrait rien, si la raison avait déjà sa place dans de petits cerveaux grands comme la main! Oui, c'est une joie bien autrement complète, car une génération d'enfants, qui ne se montre ni timide, ni égoïste, ni tremblante devant le danger, promet pour l'avenir une génération d'hommes forts, héroïques, honnêtes, vertueux dans le sens antique du mot. Cela console du passé et du présent, et donne envie de vivre pour assister au spectacle de cette quasi-transformation de la société!

Je l'assure, ce n'est pas sans émotion que j'ai lu, ces jours derniers, dans les journaux deux traits de courage de la part de deux enfants, l'un âgé de onze ans, l'autre de cinq ans, et comme je ne connais pas de meilleure école que celle de la morale en actions, je ne résiste pas au plaisir de consigner ici ces deux traits. Le plus âgé de

ces deux héros, celui de onze ans, nommé Léon THIRIEZ, jouait avec d'autres enfants près du canal des Hibernois à Lille; l'un d'eux, âgé de quatre ans, tomba à l'eau. Léon Thiriez, n'écouter que son courage, sans calculer le danger auquel il s'expose, ne prend pas même le temps de mettre habit bas, et le voilà à l'eau, barbotant dans le canal et ramenant sain et sauf sur le bord le pauvre petit enfant.

L'autre héros n'a que cinq ans, ai-je dit; or, du moment que les enfants se mêlent d'avoir des vertus qui sont le lot des hommes, plus ils sont jeunes, d'autant plus ils sont héroïques. S'il faut, à mon avis, admirer Léon Thiriez, combien plus ne faut-il pas admirer Louis DABIN! Donc c'était au village de la Pettière, près Saint-Fiacre, trois bambins, les deux frères Dabin, Louis et François, et un de leurs camarades, Charles Moriceau, jouaient imprudemment dans un bateau sur la Sèvre; l'un des trois, Charles Moriceau, âgé de neuf ans, perd l'équilibre et tombe dans la rivière, en un endroit profond de plus de 25 pieds. Après avoir disparu, il revint à la surface de l'eau. Alors Louis Dabin, sans pousser un cri et avec un sang-froid bien au-dessus de son âge, dit avec raison le journal qui a primitivement rapporté le trait, saisit son camarade par les cheveux, et avec l'aide de son frère, parvient à le retirer de la rivière où Charles Moriceau se serait infailliblement noyé sans la présence d'esprit du jeune Louis Dabin. Le temps de crier, de se désoler et d'attendre du secours, et c'en était fait du petit noyé!

Y a-t-il des récompenses et des distinctions honorifiques pour les enfants qui accomplissent de tels actes de courage et de dévouement? Non, Dieu merci! et je regretterais qu'il y en eût; car s'il pouvait m'entrer dans la pensée qu'un enfant a accompli une bonne action avec la perspective d'y trouver une récompense quelconque, ma joie serait troublée. Mais que Dieu prête vie à Léon Thiriez et à Louis Dabin, et pensez un peu si ce ne seront pas là de vrais hommes un jour, et taillés sur le bon patron!

Ah! que j'aime bien mieux des enfants ainsi faits, et que mieux vaut les vanter que ces petits prodiges, que l'on exhibe comme des génies précoces en musique, en peinture, en littérature! On a toujours le temps de faire des vers et de la prose, et de chanter excellemment et de peindre à ravir; mais on n'a pas toujours le temps d'être brave, de mépriser et d'affronter le danger, de rendre service à son semblable. On peut toucher merveilleusement du piano après avoir sauvé de la mort un homme; écrire une tragédie irréprochable ou un roman attachant, après avoir gagné une bataille, et peindre un tableau après avoir offert sa vie sans la marchander; mais la réciprocité n'est pas toujours vraie. Et ma foi! dussé-je passer pour un moraliste chagrin, je dirai volontiers aux pères et aux mères: « Enseignez le courage à vos fils avant le latin, et à vos filles les devoirs sérieux et les dévouements de la vie avant le piano et l'aquarelle!

Avouons-le entre nous, là, les générations ainsi élevées où les enfants ont déjà les élans et les vertus qui feront l'honneur de leur jeunesse et de leur âge mûr, ne valent-elles pas mieux que les générations étioilées au-

il passa
couteau
—

le colon
sas
votre
dans le

« Je
du colon
de l'ancien
ou affre
retra su

Le colon
rière pas
s'envele

nonça
voyage.

Depuis
une nuit
gement
de la vi

Je ne
Bowie d
y soient
sagement

de la vie
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

de la vie
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

de la vie
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

de la vie
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

de la vie
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

de la vie
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

de la vie
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

de la vie
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

de la vie
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

de la vie
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

de la vie
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

de la vie
Je ne
Bowie d
y soient
sagement

quelles on laisse respirer l'air des sentiments que nous nous reprochons mutuellement et avec dureté, nous autres gens sur le retour de la vie !

Et voilà comme la lecture des *faits divers* des journaux console quelquefois des crimes et des assassinats qui en sont le thème ordinaire.

Je crois que me voilà bien empêché de faire un courrier raisonnable sur ce bon Paris que l'on dit désert, en ce moment, et qui est toujours peuplé à l'infini. C'est le tonneau des Danaïdes ; on a beau l'emplir, il se vide ; on a beau le vider, il est toujours plein. Et puis, une fois que l'on est sur la pente, il faut se laisser glisser jusqu'au bout. J'ai débuté sur un ton grondeur, je gronderai donc jusqu'à la fin. J'aurai fait, sans y songer, un courrier raisonnable.

Je viens de lire dans les journaux que le chemin de fer de l'Ouest a pris une mesure excellente et délicate dont il faut le remercier au nom des dames. Dans chaque train, désormais, il sera réservé un compartiment spécial de première classe pour les fumeurs. A l'avenir les dames ne seront plus sollicitées d'accorder à ces terribles concurrents de la locomotive une autorisation que leur bienveillance refusait rarement, mais dont elles souffraient toujours. C'est l'occasion de rappeler ce mot d'une grande dame à qui un fumeur demandait si l'odeur du cigare ne l'incommodait point. « Je l'ignore, monsieur, répondit-elle, on n'a jamais fumé en ma présence. »

Complétons ce sujet par le récit d'une anecdote que se plaisait à raconter Henri Clay, le célèbre homme d'État américain.

« En voyageant dans l'Ouest, disait Henry Clay, je me trouvai un jour en voiture avec trois personnes, une jeune dame, son mari et un troisième individu, enveloppé de son manteau et plongé dans un profond sommeil. Tout à coup un énorme Kentuckien monta brusquement dans la voiture, le cigare à la bouche, lançant d'épaisses bouffées de fumée sans égard pour ses voyageurs, et surtout pour la jeune dame qui manifesta des symptômes de malaise. Le mari, en termes très polis, invita le Kentuckien à ne plus fumer. Celui-ci répondit : « J'ai payé ma place, je fumerai tant qu'il me plaira, et personne au monde ne m'en empêchera. » Ce disant, il roula de gros yeux et regarda autour de lui d'un air provocateur. Évidemment il ne redoutait pas une querelle et, si d'aventure elle se fût présentée, le Kentuckien semblait en disposition de la mener aussi loin que possible. Le jeune homme se tut.

« J'hésitai un moment, ajoutait Henry Clay, pour savoir si je n'interviendrais pas ; mais je compris que j'avais peu de chance à me mesurer avec cet athlétique adversaire, et je songeai à l'impuissance des lois qui ne m'offraient pas même un recours contre lui. Après tout, cela ne me regardait pas, et je ne voyais pas l'utilité de faire le Don Quichotte, en prenant à mon compte la querelle d'un étranger. C'est alors que le voyageur endormi se dégageant de son manteau, s'assit carrément. C'était un homme de taille moyenne, d'apparence délicate, boutonné de haut en bas. Il fixa sur le Kentuckien, deux yeux gris perçants, puis, avant d'avoir prononcé une seule parole,

il passa la main derrière son collet d'habit et en retira un couteau d'une longueur démesurée et bien affilé.

— « Monsieur, dit-il alors à Kentuckien, je me nomme le colonel James Bowie, bien connu, je crois, dans l'Arkansas et en Louisiane ; si, à la minute, vous ne jetez pas votre cigare par la croisée, je vous plonge ce couteau dans le ventre, aussi vrai que je dois mourir un jour. »

« Je n'oublierai jamais, disait Clay, l'étrange regard du colonel Bowie. C'était quelque chose de magnétique et de fascinateur. Le Kentuckien, pendant quelques secondes osa affronter ce regard ; mais il baissa bientôt les yeux, retira son cigare de ses lèvres et le jeta par la croisée. Le colonel Bowie rentra alors son couteau dans la singulière gaine qu'il lui avait choisie entre ses deux épaules, s'enveloppa dans son manteau, s'endormit et ne prononça plus une seule parole pendant le reste du voyage. »

Depuis cette époque, l'arme du colonel Bowie a acquis une sinistre célébrité aux États-Unis où il est devenu l'argument suprême dans les conditions les plus ordinaires de la vie.

Je ne sais pas s'il se rencontrerait beaucoup de colonels Bowie dans nos chemins de fer, quoique les Kentuckiens y soient nombreux ; mais la compagnie de l'Ouest y a sagement mis hon ordre.

X. EYMA.

MÉLANGES.

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs du projet de construction d'une nouvelle salle pour l'Opéra. Le plan de cette salle, monument digne de la capitale, est chose plus difficile qu'on ne pense ; vingt ou trente plans ont été présentés, plus ou moins ingénieux, plus ou moins hardis, plus ou moins praticables. Qu'il nous suffise de dire qu'un architecte proposait tout simplement de démolir une partie de la place Vendôme pour ériger l'Opéra sur l'emplacement du ministère de la justice ; qu'un autre nivelait la butte des Moulins ; un troisième conservait l'ancien emplacement, en dépit de ses inconvénients bien constatés, se contentant de nouveaux percements et de l'élargissement des abords.

Deux projets semblaient plus raisonnables que tous les autres ; l'un plaçait le futur Opéra sur l'emplacement de l'ancien Garde-Meuble, vis-à-vis le ministère de la marine, ayant une entrée sur la rue Royale et l'autre sur la place de la Concorde ; le second à l'entrée des Champs-Élysées, ayant pour vis-à-vis le Théâtre-Italien ou le Théâtre-Lyrique ; cette double construction remplissant les conditions d'isolement et de facilité des abords, aurait eu l'inconvénient de masquer la perspective splendide des Champs-Élysées d'un côté et des Tuileries de l'autre ; on ne peut nier cependant que ce ne soit de ce côté que tendre presque exclusivement à se développer le nouveau Paris du luxe et de la fashion.

Après avoir laborieusement examiné tous ces projets, la commission en est revenue à celui du gouvernement ;

mais, tenant compte des critiques dont il avait été l'objet, elle l'a notablement modifié.

Le nouvel Opéra a toujours 55 mètres de façade sur 70 de profondeur; mais la place sera agrandie de l'espace primitivement destiné à deux rues latérales; de plus, leur suppression permettra d'ajouter au bâtiment principal deux cours couvertes, l'une réservée pour l'entrée exclusive des voitures de la cour, l'autre pour celles du public.

Les deux rues de Lafayette et de Rouen, portées de 15 à 20 mètres de largeur, viendront aboutir sur la nouvelle place, qu'un boulevard de 30 mètres de large reliera au carrefour Gaillon, tandis que deux rues de 20 mètres de largeur chacune, aboutiront, l'une à la façade orientale de la Madeleine, l'autre à la place de la Bourse, près du théâtre du Vaudeville.

A propos de la reconstruction de l'Opéra, un journal a donné les dimensions des principaux théâtres de l'Europe. Il résulte de ce travail que la salle actuelle de l'Opéra a 19 mètres 50 centimètres de hauteur et 22 mètres 50 centimètres de largeur moyenne; le théâtre a 32 m. de largeur et 26 m. 50 c. de profondeur; le foyer a 8 m. 50 c. de large sur 43 m. de long. La salle du théâtre Saint-Charles, à Naples, a une largeur moyenne de 25 m. 75 c. et une hauteur de 25 m. 50 c.; le théâtre a 35 m. de largeur et 23 m. de profondeur; le foyer a 47 m. de largeur sur 17 m. de long. La salle du théâtre de la Scala, à Milan, a 29 m. de largeur et 20 m. de hauteur; le théâtre a 25 m. 50 c. de largeur et 24 m. de profondeur. La salle du théâtre de Charles-Félix, à Gênes, a 27 m. de largeur et 17 m. de hauteur; le théâtre a 32 m. de largeur et 24 m. de profondeur; le foyer a 13 m. de large sur 15 de long. La salle du Théâtre de la Reine, à Londres, a 25 m. de largeur et 17 m. de hauteur; le théâtre a 27 m. de largeur et 13 m. de profondeur; le foyer a 14 m. 50 c. de large sur 30 m. de long. Enfin, la salle du Grand-Théâtre-Impérial, à Saint-Pétersbourg, a 22 m. 50 c. de largeur et 21 m. de hauteur; le théâtre a 24 m. de largeur et 28 m. de profondeur.

Un peintre allemand, M. Amberger, a découvert à Bâle, dans un coin de la boutique d'un marchand de bric-à-brac, un portrait resté inconnu jusqu'ici, de Schiller. La parfaite ressemblance en ayant été constatée par la fille du grand poète, madame la baronne de Gleichen, le duc de Saxe-Weimar en a fait l'acquisition et l'a envoyé au Schiller-Haus de Weimar.

On vient d'adjuger à l'hôtel Drouot trois vases de l'ancienne fabrique de Sèvres, commandés par Louis XVI et donnés par ce souverain à un ministre de Prusse.

Ces trois vases ont, l'un 48 centimètres, les deux autres 40 de hauteur. Leurs formes sont délicieuses; leur fond est bleu de roi, à gorées et culots enrichis de canaux

creux, ornés de modillons réservés en blanc, surmontés de couvercles, posés sur des piédouches à socles carrés, terminés par des griffes léonines. Les anses sont dorées avec ornements de feuillages.

Chaque vase porte deux médaillons se détachant sur le fond bleu de la panse. Celui de la face antérieure du grand vase représente Pygmalion et Galatée d'après le tableau de Boucher; ceux des deux autres, des bacchantes d'après le même maître.

Les médaillons des faces postérieures offrent des vues du parc de Versailles.

La vente en a été faite en présence d'une foule considérable d'amateurs.

La mise à prix de l'expert a été de 25,000 fr., qu'on a immédiatement acceptée; puis de 1,000 fr. en 1,000 fr., de 500 fr. en 500 fr., l'enchère est arrivée à 63,000 fr., et le marteau du commissaire-priseur a décidé l'adjudication en faveur de lord Heffort.

Un arrêté ministériel a fixé du 1^{er} mai au 1^{er} juillet 1861 l'exposition des œuvres d'art des artistes français et étrangers. Cette exposition aura lieu au palais des Champs-Élysées. Les ouvrages devront être déposés du 20 mars au 1^{er} avril.

Aux termes de cet arrêté, le jury d'admission sera composé des quatre premières sections de l'Académie des beaux-arts, auxquelles seront adjoints MM. les membres libres de cette Académie. Seront reçues sans examen les œuvres des membres de l'Institut, celles des artistes décorés pour leurs ouvrages, ou ayant obtenu soit une médaille de première classe aux expositions annuelles, soit une médaille de deuxième classe à l'exposition universelle.

Les médailles à distribuer aux artistes seront de trois classes: première classe, valeur de 4500 fr.; deuxième classe, valeur de 500 fr.; troisième classe, valeur de 250 fr. Une médaille d'honneur de 4000 fr. pourra être accordée à l'artiste qui se sera fait remarquer entre tous par un ouvrage d'un mérite éclatant.

Les récompenses seront distribuées dans une séance solennelle. Le produit des entrées, fixé à 1 fr. par personne, sera employé à l'acquisition d'œuvres exposées.

Louis DE SAINT-PIERRE.

UNE CONSULTATION.

(Fin.)

Un mois plus tard, elle était si bien revenue, si parfaitement portante, si joyeusement alerte, que Van-Oven, transporté de joie, s'écriait :

—Voici le moment de faire venir Storfius et C^{ie} de Francfort.

Déjà les couleurs d'Édith s'étaient évanouies.

— Non, m'écriai-je vivement, laissons Storfius et C^{ie}... de l'autre côté du Rhin!

...félicitez-vous à ma fille...
...pas, mais le mari... celui-là,
...nous verrons... Ça me re-

...peu ma fille aussi?

...plus tard, un jour
...je lui dis :

...notre Édith.

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

...?

— O ciel! docteur, défendriez-vous à ma fille...
 — Le mariage, non pas, mais le mari... celui-là, du moins... Plus tard, nous verrons... Ça me regarde!

— Comment, vous?

— N'est-elle donc pas un peu ma fille aussi?

— Oui, oui!

Effectivement, quelques années plus tard, un jour j'abordai Van-Oven, et je lui dis :

« Il est temps de marier notre Édith.

— Bah! et avec qui?

— Avec Lucien de C...

— Comment... cet artiste dont ma fille m'a fait acheter le premier tableau?

— Dites un gentilhomme, qui, après s'être volontairement appauvri pour payer les dettes de son père, s'est refait par son talent une nouvelle fortune.

— Une fortune d'artiste!

— J'y ajoute pour ma part un million.

— Un million; où diable le prenez-vous?

— Dans votre caisse.

— Oh!

— Ne me devez-vous pas mes honoraires de médecin? Ne m'avez-vous pas cent fois répété, après chacun de mes refus: « Eh bien! soit, plus tard; tout ce que vous voudrez. Vous ne coterez jamais assez haut le salut de ma fille.

— Sans doute; mais...

— Trouvez-vous que ce soit trop peu d'un million, mettons-en deux. Je le donne également en dot au mari d'Édith.

Van-Oven n'avait pas encore dit tout à fait oui.

Édith, qui sans doute écoutait, vint tout à coup se jeter dans ses bras.

Et... et voici comme quoi j'ai miraculeusement ressuscité madame de C...; comme quoi je pense qu'on peut guérir les riches dames, les jeunes filles et surtout les jeunes veuves... atteintes de la morbidité parisienne.

A savoir :

Par le travail, par la charité, par l'amour!

Voilà toute la sorcellerie du docteur Müller. »

IV.

Minuit sonnait.

On se leva pour le départ.

Mais, avant que personne encore ne fût sorti du salon, la marquise s'élança vers le vieux médecin, l'embrassa spontanément sur les deux joues, et devant nous tous lui dit :

« Merci de la consultation, docteur. Venez me prendre demain matin pour ma première tournée chez « nos pauvres! »

Charles DESLYS.

DEUX HÉROS DE L'ARMADA.

I.

L'ESCAPADE.

Sur la route de Madrid à Astorga, deux enfants cheminaient joyeusement. Ils étaient frais et roses, insoucians, mais un rayon d'énergie s'échappait de leurs prunelles et accentuait leur physionomie mutine.

Le plus âgé des deux n'avait pas quinze ans.

A les voir gambader follement, s'arrêter, étonnés, devant une meule, à la porte d'une ferme, à tous les accidents de la route, en un mot, il était facile de voir qu'ils jouissaient pour la première fois d'une liberté longtemps désirée. Un œil exercé n'eût pas tardé à reconnaître dans ces deux espiègles deux élèves de l'Université de Madrid.

En effet, c'étaient deux échappés de collège, deux victimes de la lecture de quelque roman voyageur, deux philosophes sans souci, parce qu'ils étaient sans expérience.

Heureux âge!... non pas à cause de ses hardies équipées, mais bien à cause de son ignorance des hommes, de son oubli d'un passé presque nul et de son dédain pour l'avenir inconnu. Et pourtant, si quelque voyageur lettré eût prêté l'oreille à la conversation de ces deux enfants, il eût été grandement surpris. L'un deux débitait, par instants, des tirades de vingt, trente et jusqu'à cinquante vers; des vers sur la liberté, le bonheur des champs, l'horreur des villes; des vers harmonieux et fortement pensés, que n'eût certes pas dédaigné de signer le glorieux Caldéron, dont la renommée remplissait alors toute l'Espagne... Et ces vers n'étaient pas le résultat d'une facile mémoire, ils étaient dus à l'inspiration spontanée de celui qui les déclamaient.

L'Espagne, sous Charles-Quint, venait d'atteindre l'apogée de sa splendeur. Elle voyait fleurir les grands hommes dans tous les genres. Elle comptait surtout un grand nombre de littérateurs illustres, cette gloire qui manque si souvent aux conquérants!

L'un des deux enfants, celui dans lequel nous avons signalé l'heureux don de la poésie, se nommait Félix, l'autre s'appelait Carlo.

Quelle ardeur Dieu a mise dans les jeunes jambes de quinze ans! Comme ils couraient follement après les papillons, les sauterelles, les oiseaux!... Quand ils traversaient un village, à peine s'arrêtaient-ils un instant pour faire emplette de quelques fruits, de

quelques gâteaux : nourriture bien légère pour des jambes si actives!...

Pourtant, la nuit venait à grands pas, et nos deux jeunes fous durent songer à chercher un gîte, pour ne pas coucher à la belle étoile. Ils s'arrêtèrent à moitié chemin, à peu près, entre Madrid et Astorga, dans une auberge d'aussi modeste apparence que leur bourse, car ils n'étaient pas riches, loin de là! S'ils avaient eu le temps ou la sagesse de réfléchir, ils auraient pâli en songeant au lendemain. Mais, ils se gardaient bien de réfléchir. Ils firent un copieux repas, se couchèrent aussi gaiement qu'ils avaient couru et s'endormirent sans effort.

Le jour commençait à peine à poindre que déjà ils étaient sur pied, aspirant, par la fenêtre ouverte, les parfums agrestes qu'ils avaient tant rêvés sur les bancs de l'école.

La deuxième journée d'escapade fut semblable à la première, avec cette différence toutefois que la bourse se vidait avec une rapidité désolante et que, quand les premières maisons d'Astorga parurent à l'horizon, ils n'avaient plus en poche le moindre maravedis.

Le lecteur a peut-être déjà compris que Félix et Carlo n'accomplissaient pas une promenade ordinaire. Il leur manquait pour cela l'autorisation de leurs parents, ou tout au moins de leurs maîtres; mais, dans l'état d'esprit où ils se trouvaient, cette autorisation même, — que, du reste, ils n'auraient pas obtenue, — les eût gênés : elle eût gâté leur roman.

Or, ce dont le roman se soucie le moins, c'est de la réalité.

Et la réalité est une maîtresse exigeante, qui parle d'autant plus haut qu'on l'a plus méconnue. Elle commença à exercer son despotisme, à l'égard de nos deux fugitifs, quand ils arrivèrent à Astorga.

Plus d'argent dans la poche, mais en revanche une faim de cannibale et une soif de damné. Il fallut d'abord ronger son frein; mais ne croyez pas que le roman fût gâté pour si peu! Félix fit quelques vers sur le comique de leur situation, et Carlo, le plus paresseux des élèves de Madrid, le plus ignare, applaudit des deux mains. C'était tout ce qu'il savait faire, mais il s'en acquittait bien. Il composait, à lui seul, tout le public de son ami, et celui-ci l'aimait, tant pour le contraste qu'il formait avec lui que pour le culte qu'il lui avait voué. Jeunes ou vieux, les poètes sont comme les rois, ils aiment les flatteurs, et les flatteurs sont rarement aussi francs que Carlo.

Les deux amis s'arrêtèrent au coin d'une rue, et tinrent conseil sur le meilleur parti à prendre pour conjurer la faim et la soif. Quand j'ai dit qu'ils étaient aussi insoucians qu'Horace sur le lendemain, je me

suis peut-être trop avancé, car, sans parler, ils ti-rèrent spontanément ensemble de leurs poches quel-que chose qui annonçait la prévoyance.

C'étaient leurs gobelets d'argent!

— Vive Dieu! s'écria Félix, voilà notre ressource. Il ne s'agit plus que de trouver un orfèvre pour les vendre.

Ils arpentèrent de nouveau la longue rue et les ruelles d'Astorga; pas d'orfèvre!

— Bah! dit Félix, l'homme du conseil et des expédients, retournons sur nos pas. A Ségovie, nous trouverons ce que nous cherchons.

— Allons à Ségovie, dit tranquillement Carlo.

Ségovie était loin; les jambes si alertes la veille commençaient à se rouiller. Mais sur la route, ils trouvèrent un homme qui reconduisait des mules sans emploi; ils obtinrent la permission de s'installer sur le dos de l'une d'elles, et non-seulement la route se fit ainsi sans fatigue, mais encore ils respirèrent de nouvelles forces et purent admirer de plus haut la beauté du paysage.

De retour à Ségovie, leur premier soin fut, naturellement de courir chez un orfèvre. Celui auquel ils s'adressèrent était un homme respectable, père de famille à cheveux blancs. A l'aspect des gobelets d'argent qu'ils lui présentaient, il jeta sur eux un regard inquisiteur.

— Peste, mes enfants, dit-il, voilà de bon argent, bien fin. Qui donc vous a fait ce présent?

— Notre père, répondit Félix. Ils sont bien à nous et nous avons bien le droit d'en disposer.

— Hum! c'est un point qu'il faudrait éclaircir.

Carlo sentait ses jambes fléchir. Le ton de l'orfèvre lui faisait peur. Il est vrai que Félix, malgré son aplomb, n'était guère plus rassuré.

— Ma foi, dit tout à coup l'orfèvre, ces gobelets me plaisent et vous m'avez l'air de deux honnêtes garçons. Entrez dans ce cabinet, je vais les peser et je vous donnerai la valeur de leur poids.

Ils entrèrent dans le cabinet, qui se referma sur eux, et Carlo respira bruyamment.

— J'avais bien peur que ce diable d'homme ne nous fit quelque mauvaise affaire, dit-il.

— Et moi, dit Félix, c'est maintenant que j'en ai peur pour tout de bon.

Il alla tout doucement essayer d'ouvrir la porte, impossible; elle était fermée à double tour. Il y avait bien une fenêtre donnant sur la rue; mais de solides barreaux rendaient la fuite impossible de ce côté.

Tandis qu'ils cherchaient inutilement à s'évader, trop certains d'être dénoncés par l'orfèvre, tout à coup une porte qu'ils n'avaient pas vue s'ouvrit et il était suivi d'un alguazil.

L'alguazil saisit au collet les écoliers tremblants.

rebellent, quelle pas le ten celui- On Mais force cond mise N un g saisi leur sur leur y a telli mûs N ven nou son Ma ins dia foi de ré n' la de Le et ce le pu Fi se a fl s

— Allons, mes drôles, cria-t-il d'une voix sinistre, suivez-moi chez l'alcade.

A ce nom d'alcade, Carlo se réveilla et réussit à se dégager des mains de l'alguazil; ce ne fut que pour tomber dans celles de l'orfèvre.

— Soit, dit le marchand d'or, nous serons deux pour vous conduire.

Félix avait compris que toute résistance était inutile. Au lieu de se démener comme son compagnon, il marcha tranquillement devant ses guides.

Il y avait cette différence entre lui et Carlo, que, prompt à concevoir une entreprise hardie, il savait prendre son parti des difficultés qu'il rencontrait. Carlo, au contraire, d'une intelligence plus bornée, adoptait avec feu les projets de son camarade, mais il se laissait abattre et rebuter par les obstacles; puis le dépit le rendait à lui-même, et il voulait les briser; alors il devenait fougueux, indomptable. Il laissait deviner déjà ce qu'il devait être un jour.

Voyant qu'il ne pouvait le calmer, Félix entreprit de l'égayar. Il y réussit; il dérida même l'orfèvre et l'alguazil, si bien qu'en arrivant chez l'alcade, ils étaient tous les quatre les meilleurs amis du monde. Là, on revint à la réalité.

Il fallut avouer qu'on s'était échappé du collège, et se laisser reconduire à Madrid par l'alguazil. Ainsi se termina ce tour du monde qu'ils avaient si joyeusement commencé.

II.

LE DUEL.

L'un des deux enfants que nous venons de mettre en scène était Carlo de Salazar, qui devint plus tard l'un des plus hardis marins de l'Espagne; l'autre se nommait tout simplement Félix Lope de Vega Carpio. Tout le monde sait ce qu'il devint par la suite.

Doté des plus précieuses qualités au moral et au physique, Lope de Vega eut toujours le travail excessivement facile; sa prodigieuse mémoire ne lui fit jamais défaut. Aussi, sans effort, il tint constamment la tête de ses classes, tandis que Carlo ne parut à ses maîtres qu'un de ces paresseux vulgaires, incapables de tout élan d'intelligence. Le premier et le dernier, tels étaient les deux écoliers.

Mais sous l'apparente incapacité du jeune Salazar se cachait un cœur dévoué, courageux, héroïque même.

Il n'est pas rare de rencontrer sur les bancs de l'école de ces esprits indomptables qui font le désespoir des maîtres et la douleur des parents. On les juge par leurs œuvres, on les met à l'index, on les prend en pitié... Mais dans ces cœurs longtemps

rebelles à la culture, il se fait un travail libre et lent, il se développe une éducation naturelle à laquelle la scholastique reste étrangère; ils ne suivent pas les routes frayées; ils ont des instincts bizarres, des pensées ou sombres ou exaltées, qui les emportent souvent trop au-dessus du vulgaire pour que celui-ci les comprenne.

On ne trouve leurs pareils que parmi les sauvages. Mais a-t-on jamais réfléchi à tout ce qui se perd de force, de génie, d'aspirations qui deviendraient fécondes pour l'humanité, parmi les hordes insoumises de notre civilisation?

Nous ne voulons pas dire que Carlo de Salazar fût un génie incompris; mais nous sommes heureux de saisir une occasion d'appeler l'examen des précepteurs, professeurs, ou même des simples instituteurs sur ces écoliers fatigants et insoumis qui rebutent leur courage et font si peu d'honneur à leur zèle. Il y a parmi eux plus souvent qu'on ne pense, des intelligences d'élite, dont le seul tort est de ne pas mûrir assez tôt.

Nous retrouvons, quelques années plus tard, devenus presque des hommes, les deux enfants que nous avons suivis chez l'alcade de Ségovie. Ils ne sont plus soumis à la règle sévère de la première école, mais ils étudient toujours: ils sont élèves de l'université d'Alcala.

Lope de Vega, le gracieux poète, le Voltaire sans impiété, mais aussi sans fiel, du plus glorieux siècle littéraire de l'Espagne, étudiait la philosophie dans cette ville avec autant de succès que la littérature à Madrid. Il avait encore pour compagnon, non moins inséparable que jadis, le gai viveur Carlo de Salazar.

Ils menaient un peu la vie à la façon de nos étudiants du quartier Latin, avec cette différence toutefois que, grâce à leurs noms, ils faisaient l'ornement de la noblesse légère d'Alcala; en un mot, ils menaient là une vraie vie de gentilshommes.

Ils en étaient arrivés à réaliser à peu près leurs rêves échevelés du collège. Leur joyeuse existence n'était-elle pas telle qu'ils l'avaient espérée et qu'ils la cherchaient sur la route d'Astorga?

Peu favorisés de la fortune l'un et l'autre, l'étoile de Félix avait du même coup brillé sur tous les deux. Les poésies de Lope de Vega couraient déjà Madrid et surtout Alcala. Un grand seigneur qui résidait en cette ville, le duc d'Albe, s'était déclaré hautement le protecteur du jeune poète, et, sous cet illustre patronage, la fortune avait commencé à lui sourire. Félix avait trouvé un libraire qui lui avait acheté son premier poème: l'*Arcadie*.

D'autres libraires se disputaient ses romances; aussi les folies de nos deux jeunes gens suivaient le flot montant de leur fortune naissante; et plus d'une senora brune, à l'œil de flamme, leur souriait der-

rière son éventail, quand ils passaient devant ses jalousies, et même au théâtre, leur rendez-vous favori.

Tout succès a ses envieux, sans cela il ne serait pas complet. Une gloire de jeunesse et de poésie ne pouvait donc se passer de ce triste complément. Il ne manquait pas à Alcalá de ces jeunes fats, entichés plus encore de leurs prétendues grâces que de leur noblesse, qui ne pardonnaient pas à Lope de Vega de l'emporter sur eux.

Ces beaux diseurs de riens, dont la race a toujours abondé, lui auraient peut-être pardonné l'éclat jeté par ses poésies, mais ils souffraient avec indignation qu'il les éclipsât auprès des belles... ; et ne pouvant, sans manquer de tact, l'attaquer sur ce dernier terrain, ils s'en prenaient à ses vers qu'ils déchiraient à belles dents.

Telle est la situation des deux amis, au moment où nous les retrouvons, un soir de première représentation, au théâtre d'Alcalá.

Depuis quelques minutes déjà, Félix se promenait à grands pas dans le parterre encore vide, lorsque Carlo l'y rejoignit.

Celui-ci s'arrêta un instant, comme ébloui.

— Vive Dieu ! s'écria-t-il, quel air de satisfaction, señor !... Aurions-nous fait quelque héritage inespéré, vendu quelque poème nouveau ? Jamais je ne t'ai vu si content d'être seul.

— Raille, raille, Carlo ; raille, mon ami, tu me fais plaisir. La satire est un plaisir de dieu !

— La satire, hein ?... Qu'est-ce que tu tiens à la main ?... Dieu me pardonne, mais, c'est une !...

— Si c'en est une !... oui, c'est une satire, et une satire dont on rira comme je riais moi-même en la relisant. Tiens, elle vient de paraître aujourd'hui même, jetes-y les yeux. Je me trompe fort, ou elle fera ce soir plus de bruit que la pièce nouvelle.

— Ouais, fit Carlo, qui avait lu le titre, mais ceci est à l'adresse du brillant cavalier qui te dispute le cœur de la belle Peppa de la Roca ?

— Comme tu le dis, le brillant cavalier don José de Torrès, le lion d'Alcalá !

— Lion sans griffes et sans crinière.

— L'arbitre du goût des Espagnes ! Le savant critique de mon poème *l'Arcadie*.

— Critique, critique... De quel côté te tournes-tu dans ta satire ? du côté de Peppa ou du côté de *l'Arcadie* ?

— Oh ! je ne lui fais pas l'honneur de craindre a rivalité ; je ne me moque que de mon critique.

— Hé ! hé !... il me vient une idée...

— Drôle ?...

— C'est selon.

— Parle.

— C'est que le señor caballero dont nous parlons pourrait bien se piquer...

— Tant mieux !

— Et que, s'il se piquait, il faudrait ferrailer...

— Eh bien ?

— Tant mieux !

— A la bonne heure, nous sommes d'accord.

— Oui, tant mieux, car la main me démange, et s'il se trouve quelque autre étourneau pour prendre fait et cause... je m'entends.

Une poignée de main chaleureuse prouva à Carlo que Félix le comprenait aussi.

La salle commençait à se remplir ; l'heure du lever de la toile approchait. Le parterre, qui, à cette époque, était la place des gentilshommes, commençait à s'animer. Félix et Carlo se promenaient en causant tranquillement de la satire, tandis que leurs yeux cherchaient parmi les dames celles qu'ils connaissaient ; or, ils les connaissaient presque toutes, et toutes les saluaient.

Parmi la jeunesse dorée qui les entourait, quelques gentilshommes, il est vrai, passaient froidement à côté d'eux, mais la plupart échangeaient une parole amie contre une cordiale poignée de main. Cependant il y avait dans leur empressement même une gêne visible, et ils ne tardaient pas à se former en cercles, pour causer à voix basse.

Lope de Vega ne s'était pas trompé. Personne ne parlait de la pièce nouvelle ; tout le monde parlait de la satire hardie qu'il avait lancée contre le beau José de Torrès.

Enfin, la toile se leva, mais sans faire cesser le bruit des conversations : il était de bon ton, dans le public élégant, de s'occuper de tout autre chose que de la pièce et des acteurs. Tout à coup un grand tumulte se fit dans la salle, puis un grand silence.

Don José de Torrès venait d'y entrer ; tous les yeux se portaient sur lui et se reportaient sur Lope. Celui-ci plaisantait toujours, sans remarquer l'émotion commune ; celui-là était pâle et ses yeux lançaient les éclairs d'une colère sourde.

Le parterre alors se divisa en deux camps, l'un pour le poète, l'autre pour le gentilhomme.

Don José se mit bientôt à gesticuler avec véhémence, puis sa voix domina le tumulte qui avait recommencé.

— Où est-il cet insolent rimailleur ? demanda-t-il ; je lui apprendrai de plaisanter avec ceux de son espèce.

En même temps ses yeux parcouraient les groupes ; ils rencontrèrent ceux du poète qui souriait toujours. Lope de Vega fit un pas à sa rencontre.

— Il paraît, señor José, dit-il, que mon poème *l'Arcadie* n'a pas eu le don de vous plaire.

— Peste ! le joli connaisseur ! fit Carlo, en frisant sa moustache. Pourrait-il nous dire ce qui lui déplait dans cet ouvrage ?

— Assez d'*Arcadie*, s'il vous plaît, rugit José. Ce n'est pas avec un poëtereau de si piètre valeur que je veux discuter. Don Lope de Vega Carpio, je vous le dis ici en face de tous, vous êtes un insolent!

— Cordieu, vous ne l'êtes pas moins! s'écria Lope, en portant la main à sa dague.

Mais plus prompt que lui, José avait tiré la sienne et l'en frappait au visage. L'épée fut retenue par dix mains à la fois; ce n'était qu'un affront, mais il ne pouvait se laver que dans du sang...

Lope allait s'élançer, emporté par la colère, un cri de femme, bientôt suivi de cent autres, l'arrêta.

Ce premier cri, il l'avait reconnu, Peppa l'avait poussé.

— Demain, à sept heures, sur le rempart, dit-il à José.

— J'y serai, répondit celui-ci.

Félix était déjà loin du parterre. La minute d'après, il entra dans une loge et rassura sa fiancée, car Peppa de la Roca, la plus jolie fille d'Alcala, Peppa, qui rebutait les plus aimables et les plus riches seigneurs, était sa fiancée.

Non-seulement elle était sa fiancée, mais le soir même, dans la chapelle du duc d'Albe, elle devait lui être unie.

— Oh! vous m'avez bien fait peur, Félix, dit-elle.

— Tranquillisez-vous, chère âme, je ne vous quitterai plus.

— Bien sûr?

— En voulez-vous la preuve?

— Oui, partons; quittons ce funeste théâtre.

— Je suis à vos ordres.

Quelques instants après, ils étaient au château du duc d'Albe, où tout était préparé pour la cérémonie. Carlo, après s'être assuré aussi de son duel à lui, les y rejoignit.

A minuit, Félix Lope de Vega Carpio et Peppa de la Roca furent unis devant Dieu et devant les hommes.

Triste hymen célébré sous de funestes auspices.

Six heures après, l'époux s'arrachait aux épanchements de l'amour et courait aux remparts.

Don José l'attendait, en compagnie de l'adversaire de Carlo; une haie de gentilshommes les entourait. Déjà tout était prêt, le double combat allait commencer.

— Un mot, señor José, dit Lope.

— Que voulez-vous?

— La senora Peppa est ma femme depuis quelques heures.

José poussa un rugissement de fureur.

— C'est donc un duel à mort que vous voulez? demanda-t-il.

— Comme vous voudrez, répondit Lope sans s'émouvoir.

Le combat dura cinq minutes, cinq minutes effroyables pour les assistants, puis un corps tomba lourdement. L'épée du poëte venait de traverser le cœur de gentilhomme.

— Attends-moi, cria Carlo à son ami, j'ai bientôt fini avec le mien!

En effet, il ne tarda pas à blesser son adversaire au bras droit.

Aussitôt on se sépara. Lope retourna chez le duc d'Albe.

III.

L'INVINCIBLE ARMADA.

Mais l'affaire ne devait pas en rester là. Les parents et amis du mort étaient puissants et bien en cour; malgré tous les efforts du duc d'Albe, il dut lui-même décider son protégé à quitter la ville et à se réfugier à Valence, pour échapper non-seulement aux poursuites, mais à la vengeance qui le menaçait.

Carlo, moins compromis, pouvait rester; mais avons-nous besoin de dire qu'il préféra suivre son ami?

Leur fuite fut précipitée, pleine de larmes, car Peppa ne pouvait les accompagner sur-le-champ. D'ailleurs, le poëte, qui espérait que cette sorte d'exil serait de courte durée, défendit à sa femme de le suivre.

Pauvre Peppa! veuve après une demi-nuit de mariage et un jour de tortures!... Mais les femmes espagnoles sont si habiles à se consoler!

Elle pleurait; Lope la consolait et ne pleurait pas, lui! mais son cœur était déchiré et il souffrait plus qu'elle.

Cependant les choses tournèrent plus mal que Lope ne l'avait prévu. Ses ennemis obtinrent du roi les ordres les plus sévères contre lui, s'il paraissait à Madrid ou dans les environs.

Il fallut donc rester à Valence, caché, inconnu, pauvre; et les deux amis qui avaient mené une si joyeuse vie à Alcala et à Madrid se demandaient chaque jour de quoi ils vivraient le lendemain. A Valence, en effet, la réputation de Lope n'avait pas encore pénétré; s'y faire un nom était dangereux, car si son mérite y eût signalé sa présence, il aurait attiré les regards de ses ennemis.

Son orgueil l'empêchait de recourir au duc d'Albe, et il eût mieux aimé mourir que de faire connaître à Peppa la situation où il se trouvait.

Pendant ce temps de misère, Carlo de Salasar,

aux prises avec l'adversité, sentit naître en lui une vocation ; il avait vu la mer, et la mer l'attirait ; une voix secrète lui criait : Sois marin !

Elle parla si haut qu'il essaya de faire partager ses idées à son ami :

— Sois marin, lui dit-il à son tour. La mer est une patrie nouvelle pour ceux que la terre repousse. Qui sait ? Nous y trouverons peut-être la gloire et la fortune.

Le poète secouait tristement la tête. Il songeait à Peppa qui n'accourait pas auprès lui, et qu'il eût voulu voir désobéir à ses ordres pour venir se jeter dans ses bras.

— Non, répondit-il, je ne serai pas marin.

Mais il finit par comprendre la passion de Salazar pour cet élément naguère encore si peu connu, si exploré déjà, à cette époque ; il employa toute son éloquence à lui conseiller de partir, et il y réussit.

Carlo de Salazar se fit marin, et Félix resta seul au monde, à Valence. Il y resta seul près de trois ans. Enfin, le duc d'Albe lui aplanit toutes les difficultés, et il partit pour Madrid, où il devait retrouver sa Peppa bien-aimée...

En ce moment, toutes les misères étaient oubliées, il se trouvait grand et inspiré.

À Madrid, tout changea. Peppa le reçut froidement. Un examen superficiel suffit au poète pour le convaincre qu'elle l'avait oublié, trahi même. Alors, il en vint à regretter son exil, puis il voulut tuer l'épouse coupable, et il n'en eut pas le courage. Hélas !... il n'avait pas besoin d'armer son bras vengeur, le ciel jouait lui-même sa partie. Peppa, dévorée par une maladie lente et implacable, se mourait tous les jours. En vain, elle avait voulu s'étourdir, dorer sa vie, la vue de son époux oublié acheva de la tuer. Quelques semaines après le retour du poète, elle expirait, abandonnée de ses adorateurs, n'ayant que lui à son chevet ; il pria pour elle après lui avoir pardonné.

Ce fut peut-être la plus triste époque de sa vie.

Un jour, tandis que, se sentant incapable de tout travail poétique, il se laissait aller à de mélancoliques rêveries, un brillant officier entra dans sa chambre sans se faire annoncer et lui frappa sur l'épaule.

Félix retourna la tête.

— Carlo ! s'écria-t-il.

— Oui, vive Dieu ! Carlo, comme tu dis.

— Mais, ce costume ?

— Eh ! mon cher, on est capitaine de vaisseau, tout simplement.

Félix ne se lassait pas de le contempler.

Enfin, vinrent les épanchements, les confidences. Carlo écouta patiemment, comprit tout ce qu'avait

dû souffrir son ami ; puis, renfonçant d'un coup de poing deux larmes prêtes à lui échapper :

— Allons, cria-t-il, ne nous attendrissons pas comme des enfants. Tout ce qui a un cœur espagnol aujourd'hui se fait soldat. Comme il y a trois ans, je te le demande encore : Veux-tu être marin !

— Soit ! répondit Félix.

Et Lope de Vega devint le jour même soldat du roi d'Espagne, marin de la fameuse *Armada* que, dans leur vanité, les Espagnols surnommaient déjà la flotte invincible. Pourtant l'*Armada* n'était pas encore prête à prendre la mer. Nous profiterons de ce temps d'arrêt pour esquisser rapidement la situation de l'Espagne : c'est de l'histoire aussi intéressante que du roman.

Le chevaleresque don Sébastien, roi de Portugal, venait à peine de périr en Afrique, que déjà chassant le fantôme du vieux cardinal don Henri, Jacques de Bragance et Philippe II s'étaient disputé son héritage. Le duc d'Albe, en quelques jours, avait fait la conquête du Portugal pour son maître, en sorte que le fils de Charles-Quint se trouvait possesseur de toute la Péninsule et même du Brésil, découvert depuis un siècle par Alvarez Cabral.

Mais si tout réussissait à Philippe II dans la Péninsule, il n'en était pas de même dans les Pays-Bas, où le duc de Parme, tout grand tacticien qu'il était, se faisait battre par le duc de Nassau et les *gueux marins*. Ce fut bien pis quand la grande Élisabeth, la fille de Henri VIII, qui n'aimait pas les catholiques, s'allia à Guillaume et commença par s'emparer de quelques galions chargés d'or, impatientement attendus par le roi d'Espagne.

Le fils de Charles-Quint, ce sombre et fanatique monarque, qui avait fait célébrer des fêtes publiques à Madrid et frapper des médailles en réjouissance du massacre de la Saint-Barthélemy, fut profondément ulcéré quand il apprit la conduite de la reine d'Angleterre ; mais il dissimula son dépit et prépara sournoisement sa vengeance.

Pendant cinq années, sans que personne connût ses desseins secrets, il rassembla des soldats et fit construire des vaisseaux pour les transporter en Angleterre. Dans les Pays-Bas, une vaste forêt fut abattue tout entière pour la construction de tant de navires.

— Francis Drake ! Francis Drake !... murmurait quelquefois Philippe avec un sourire amer.

Et il n'ajoutait rien.

Mais Francis Drake était le hardi marin anglais qui, après avoir fait le tour du monde, lui avait enlevé ses galions chargés des dépouilles du Mexique et du Pérou. Philippe commençait à parler, parce que sa vengeance était prête.

Sur ces nombreux vaisseaux, le duc de Parme fit

monter une armée entière. Une autre flotte sortit en même temps du Tage, montée par les débris des vieux soldats de Lépante.

Alors Philippe II sourit avec orgueil, quand il vit l'Océan couvert de ce nombre prodigieux de navires ; à la vue de cette forêt de mâts, les Espagnols répétèrent :

— L'Armada ! l'Armada ! la flotte invincible !

C'était, en effet, la plus belle armée navale que l'on eût jamais vue.

Philippe, enivré de son œuvre, courut aux Pays-Bas pour jouir plus promptement du triomphe. On dit même qu'il espérait que la grande Élisabeth viendrait se jeter à ses pieds pour lui demander grâce...

Insensé, qui ne se souvenait pas de l'histoire de Xercès !

On comprend qu'à cette époque l'avancement dans la marine devait être rapide : on ne s'étonnera donc pas de la métamorphose de Carlo de Salazar, ni de la facilité avec laquelle il prit pour son second Lope de Vega, qui n'avait jamais navigué.

IV.

COMBAT ET TEMPÊTE.

De nos jours encore, l'Espagne, bien déchue cependant de sa splendeur passée, a rassemblé une flotte nombreuse, et renouvelant, avec plus de chances de succès la tentative de don Sébastien, elle est allée porter la guerre au Maroc.

Le moment est donc bien choisi pour parler de l'Armada.

L'effet produit par cette flotte immense répondit d'abord à l'attente du roi d'Espagne ; à son approche des côtes d'Angleterre, l'épouvante et la consternation l'y précédèrent.

Tout ce qu'il y avait d'intrépides marins anglais s'avança sur une flotte bien moins nombreuse à sa rencontre.

L'heure de la lutte suprême allait sonner. Pour peindre ce qui suivit, transportons-nous à bord de la *Trinidad*.

La *Trinidad* est le navire de Carlo de Salazar.

Le capitaine est soucieux, il se promène sur le pont d'un air inquiet et consulte alternativement le ciel, les flots et l'horizon, du côté de l'Angleterre.

— Sabords d'enfer ! jure-t-il enfin, ces damnés Anglais nous laisseront-ils atterrir sans opposition ?

— Où serait le mal ? demanda une voix amie.

— Le mal, Félix, c'est que nous n'y arriverons ni aujourd'hui, ni demain, ni peut-être jamais, dans ce chien de pays, et que je voudrais en abattre quelques-uns avant la tempête.

— La tempête ?

— Eh ! sang-Dieu ! si c'était après la bagarre, je m'en soucierais peu de la tempête... Mais si ces poltrons d'Anglais ne se hâtent pas davantage, il y a tout à parier qu'elle va nous surprendre et nous éloigner d'eux.

— Le ciel est pur ; qui te dit qu'un orage nous menace ?

— J'ai déjà l'œil exercé du marin qui a vieilli sur la mer. La mer, c'est ma compagne, à moi ! Aussi, elle n'a guère de secrets pour Carlo. N'est-ce pas une pitié de voir ces favoris d'hier, capitaines aujourd'hui, s'endormir insouciantes à leur poste, sans se douter du péril qui les menace ? Sans songer qu'ils ne se réveilleront peut-être jamais.

— La mer sera-t-elle donc si furieuse ?

— Si j'en crois le ciel, la tempête qui va éclater tout à l'heure sera l'une des plus terribles dont on ait gardé le souvenir.

Lope de Vega allait répondre, Carlo lui saisit le bras.

— Chut ! fit-il. Ne vois-tu rien là-bas, devant nous ?

— Si, je vois un point blanc.

— Réjouis-toi, ami, c'est un Anglais !... Nous n'aurons pas à regretter d'avoir devancé les autres.

En effet, la *Trinidad* s'était séparée de l'Armada et courait en avant, toutes voiles dehors.

Le sifflet du capitaine retentit.

— Pare à virer ! commanda-t-il.

Tous les matelots coururent à leur poste de manœuvre :

— La barre dessous ! cria-t-il à l'homme du gouvernail.

Cette manœuvre faisant filer le navire dans une direction satisfaisante, Carlo se tut. Le vent commençait à souffler avec violence, il fallut amener la grand'voile ; le ciel se couvrait de plus en plus, mais l'ennemi se rapprochait, l'ennemi semblait avoir autant de hâte que Carlo d'en venir aux mains.

Ce fut comme un combat singulier, avant la rencontre générale ; ces deux éclaireurs paraissaient seuls en ce moment sur la mer, tant le reste des deux flottes était distancé.

Ils arrivèrent enfin en présence, tribord contre babord, hanche contre hanche, à petite portée. L'Anglais envoya une bordée ; Carlo riposta. Dès lors, l'échange de boulets ne s'arrêta plus. Puis, le ciel se mit de la partie, le tonnerre répondit au canon ; pour éclairer le ciel noir, les éclairs parurent.

Alors, Lope de Vega, électrisé par ce spectacle grandiose, devint le plus intrépide soldat du bord. Carlo lui-même était en admiration devant son ami. Tout à coup, une bordée heureuse enlève les agrès et les mâts de l'ennemi.

— A l'abordage ! crie Salazar.

— A l'abordage ! répétèrent les marins et le poète.

Et la *Trinidad* se rapprocha de l'Anglais qui, gêné dans ses mouvements, ne put mesurer la portée de sa dernière volée.

L'abordage se fit et une mêlée horrible s'engagea. Un instant, Félix, armé d'une hache et d'un sabre, faillit tomber sous les coups d'un robuste marin anglais, mais Carlo fendit le crâne de ce malheureux et courut à d'autres dangers avec son ami.

Enfin, une lutte corps à corps s'engagea entre le capitaine anglais et Carlo ; autour d'eux se fit une affreuse boucherie ; tous les deux étaient blessés, leur sang les fit glisser, ils tombèrent sur le pont...

Puis, l'un d'eux se releva seul, c'était Carlo.

Dès lors, la victoire n'était plus douteuse. On fit prisonniers les matelots anglais survivants et Carlo fit attacher le navire anglais à la remorque de la *Trinidad*.

Il était temps de mettre fin au combat. La tempête se déchainait dans toute son horreur et le vent, semblant mettre en action la fable d'Éole envoyé par Junon, le vent, complice de l'Angleterre, repoussait violemment l'*Armada* vers les côtes de France où la tempête jeta, dans sa fureur, un grand nombre de vaisseaux espagnols.

La *Trinidad*, grâce à sa position en pleine mer, eut moins à souffrir que les autres. En capitaine expérimenté, Carlo eut soin de ne pas se mêler à la masse compacte de l'*Armada* ; il se recula presque jusqu'à la Bretagne, aimant mieux ne pas faire parade de sa prise avant le moment opportun.

Bien lui en prit, car, la nuit suivante fut encore sombre et orageuse, et, tout à coup, la mer parut éclairée par la lueur de six vaisseaux enflammés que les Anglais avaient abandonnés aux vents pour porter l'incendie au milieu de l'*Armada*. C'étaient les premiers brûlots, ces machines redoutables dont on a fait depuis un si fréquent usage.

Parmi les vaisseaux de l'*Armada*, serrés les uns contre les autres par l'agitation des flots, ce fut un long cri d'épouvante. Les capitaines se dispersèrent à l'aventure, de tous côtés, sans savoir où ils allaient, à travers l'obscurité de la nuit interrompue seulement par la lueur des éclairs et des sinistres brûlots.

Aucun vaisseau espagnol ne fut atteint par ces derniers, mais le désordre et la confusion leur causèrent de si grands dégâts, que l'aurore fit voir à l'amiral des vagues teintées de sang, roulant les débris d'un grand nombre de ses navires et plusieurs milliers de cadavres.

La *Trinidad* ne s'aperçut même pas du désastre. Ainsi s'évanouirent les rêves de conquête de

Philippe II, qui déjà se croyait roi d'Espagne, de Portugal, du Mexique, du Brésil et de l'Angleterre ! Mais ce cœur froid et cruel ne laissa percer aucune émotion, quand on lui apprit que l'*Armada* n'existait plus.

— C'est une branche de l'arbre abattu, répondit-il, mais, grâce à Dieu, le tronc est encore debout et entier.

Pendant cette insensible oraison funèbre de tant de soldats sacrifiés à l'ambition de Philippe, la reine Élisabeth et son peuple triomphaient de sa défaite.

V.

LE PLUS FÉCOND DES POÈTES.

L'année 1588 fut l'une des plus désastreuses pour l'Espagne. Elle n'avait pas seulement perdu sans retour les Pays-Bas, perdu des milliers de braves et un grand nombre de navires, elle avait enfoui dans cette expédition malheureuse le plus pur de son or mexicain. C'était une rude atteinte à ses finances, un échec moral et matériel.

Dans cette même flotte de l'*Armada*, Lope de Vega avait un frère qui, moins heureux que lui, n'en revint pas. Pour lui, cette diversion lui rendit la tranquille philosophie de son âme. Pendant la traversée du retour, qui fut longue, il composa un poème : *La belle Angélique*.

Il tint encore compagnie à Carlo jusqu'en 1590, mais alors il quitta le service, fit prendre un congé à son ami et revint avec lui à Madrid.

A Madrid, Carlo, qui n'avait jamais songé sérieusement à l'amour, ne tarda pas à s'apercevoir que son cœur était pris. Une jeune fille de très bonne famille, nommée Inès, avait fait la conquête de ce cœur indompté.

Auprès d'elle, le hardi marin devenait doux et timide comme un jeune enfant. Il l'aimait de toute la force de son âme, mais par un reste de sauvagerie, sans doute, il n'osa jamais le lui avouer. Quant à Inès, elle n'eut jamais l'air de s'en douter.

Était-ce bien sauvagerie de la part de Carlo de Salazar ?

Non, notre devoir nous oblige à dire que c'était dévouement. Il avait deviné, lui, le grossier marin, le jeune homme sans frein, l'enfant indompté, il avait deviné que Félix l'aimait aussi ! Félix allait donc pouvoir être heureux de nouveau.

Qu'importe alors le déchirement de son âme ? Un marin doit savoir souffrir. Et l'amour n'est-il pas une infidélité faite à l'Océan ?

Carlo se dévoua encore pour Félix. Il cacha soigneusement son amour et encouragea celui de son

ami. Il eut encore le courage d'assister à leur mariage avant de s'éloigner. Mais, le lendemain de la noce, toutes les instances furent vaines pour le retenir; il retourna sur son vaisseau.

Honoré par le roi pour sa belle action sur les côtes de France, il aurait pu vivre tranquille et riche à Madrid, il préféra faire la chasse aux Anglais. Aussi vengea-t-il sur eux, dans plusieurs glorieuses rencontres, le sacrifice qu'il venait de faire de son premier, de son unique amour.

Le second mariage de Lope de Vega ne fut pas plus heureux que le premier. Pendant les premières années, cependant tout lui réussit; il débuta au théâtre et remporta ses premiers succès dramatiques. Il eut trois enfants, sa joie et son orgueil. Puis, l'un de ses fils tomba malade et mourut; sa femme ne lui survécut pas quinze jours.

Un revirement complet s'opéra alors dans les idées et le caractère du héros de l'*Armada*. Abattu, dégoûté de tout, il descendit jusqu'à se faire familier du Saint-Office; ensuite il entra dans l'état ecclésiastique et devint chapelain et membre de la confrérie de Saint-François.

Il était loin de son beau rôle de soldat, loin surtout de la carrière du marin Carlo de Salazar. L'affection de celui-ci était cependant le seul bon souvenir qu'il eût gardé du monde.

Une troisième fois, sa douce philosophie reprit le dessus. Il oublia la robe sacrée qu'il portait et entre mêla les poésies légères et les comédies avec les sujets religieux.

Bientôt, la nation et le clergé s'enorgueillirent de cet homme étonnant. Il dédia son poème : *la Reine d'Écosse*, au pape Urbain VIII, qui lui écrivit une lettre de félicitation et lui envoya le diplôme de docteur en théologie. Il n'eut qu'à choisir entre les Mécènes. Les théologiens ornèrent ces comédies de leurs approbations et le surnommèrent le Phénix de l'Espagne.

On accourut pour le voir de toutes les provinces de la Péninsule. La fortune l'écrasa sous le poids de ses faveurs. Tandis que le pape et le roi l'accablaient de présents, la représentation de ses pièces lui formait un immense revenu. Rien ne lui manquait. Pourtant, il n'était pas heureux. Carlo, du moins, troublé par son amour dompté, avait bien vite chassé ce miasme de son atmosphère. La mer et l'abordage lui faisaient des fêtes splendides. Il était heureux. Lope de Vega l'était si peu, lui, qu'il dédiait à l'une de ses filles, en se plaignant de sa destinée, une pièce intitulée : *Remède dans le malheur*.

Mais ce tourment du poète, tourment sans raison d'être, dit le vulgaire, tourment perpétuel cependant, ne serait-ce pas la morsure ou l'aiguillon du génie ?

Du reste, cela ne nuisit jamais à son incroyable fécondité. Malgré sa jeunesse orageuse et quoiqu'il n'ait réellement commencé sa carrière dramatique qu'après son retour de l'*Armada*, il a écrit 1800 pièces de théâtre, en vers, et l'on évalue à 21,300,000 le nombre de vers qu'il a fait imprimer.

En Allemagne, honneur qu'on lui refuse en France, on le croit père du romantisme. Quelle que soit notre opinion sur son talent, nous ne pouvons le nier, eu égard à son siècle, et la facilité avec laquelle il improvisait des vers restés harmonieux et agréables, dans sa langue, tient vraiment du prodige.

On raconte qu'un de ses amis, nommé Montalban, étant venu passer quelques jours chez lui, lui proposa de lutter à qui composerait le plus de choses, en peu de temps.

Le défi accepté, chacun se retira de son côté. De deux heures du matin à onze heures, Montalban composa une pièce nouvelle. Tout fier de sa promptitude, il court à la recherche de Lope et le trouve occupé à cultiver son jardin.

— J'ai commencé à cinq heures, lui dit Lope. Après mon acte, j'ai déjeuné, composé une épître de cinquante-trois triolets, et arrosé tout mon jardin.

Montalban, stupéfait, fut obligé de reconnaître son maître.

Devenu vieux, Lope de Vega montra des singularités de caractère et de l'avarice. On lui reproche d'avoir laissé mourir de misère Cervantes qui demeurait dans la même rue que lui.

Pour éviter la médisance, mieux vaudrait souvent ne pas vieillir. Il mourut le 26 août 1635, à l'âge de soixante-treize ans.

Carlo l'avait précédé de cinq ans; le rude marin avait eu l'Océan pour sépulcre.

LE GUILLOIS.

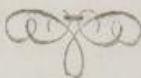
BLUETTES ET BOUTADES.

∴ C'est dans la main du pauvre que l'argent placé rapporte le plus.

∴ L'amour dresse sa tente dans notre cœur, mais l'amitié y bâtit.

∴ Il faudrait se voir avec l'œil de son voisin.

J. PETIT-SENN.



BULLETIN DES THÉÂTRES.

Et d'abord voici un bulletin de bataille, et qui plus est d'une bataille rondement gagnée par des auteurs, des acteurs, des figurants et le Cirque-impérial qui en a bien un peu l'habitude. Le *Bataillon de la Moselle*, recruté par MM. Édouard Martin et Albert Monnier, deux bons généraux de brigade, a vaillamment marché au feu de la rampe, au son du tambour, le drapeau de l'esprit déployé au vent. Toutes les batailles livrées par ce brave bataillon ont été gagnées, et elles se sont résumées en une qui les vaut toutes pour les auteurs et le théâtre, la bataille du succès; bataille bien facile, car le *Bataillon de la Moselle* n'a rencontré devant lui aucun ennemi à combattre; le chemin lui a été doux, les bras se sont ouverts pour le recevoir et les mains se sont jointes pour l'applaudir au défilé. Vive le *Bataillon de la Moselle*, et vivent ses deux commandants!

La *Petite Pologne*, au théâtre voisin, la *Gaîté*, a remporté également un succès que nous regrettons presque. La *Petite Pologne* est une sorte de cour des miracles, un cloaque qui existait encore, de nom du moins, il y a à peine trois semaines ou un mois, derrière la rue de la Pépinière, à deux pas des Champs-Élysées, sur la frontière du plus beau quartier de Paris. Là vivaient, ou plutôt dans la pièce de MM. Lambert Thiboust et Blum, vivent et grouillent des forçats, des fils de forçats, forçats eux-mêmes ou peu s'en faut, et des gens que l'on aurait le droit de croire honnêtes gens et qui ne sont que d'horribles coquins! Ce sont là les héros de ce *drame populaire*. Populaire d'intention, il le deviendra de fait, et c'est là ce qui nous chagrine bien un peu, car à quoi bon, en vérité, mettre tant d'horribles guenilles en scène, et dérouler devant les spectateurs tant d'infamies et tant de plaies et tant de lèpres! *Drame populaire*, dit l'affiche: Hélas! ce n'est que trop vrai, et le peuple honnête pour qui ce drame est fait, et bien fait au surplus, y trouvera ses passions tellement flattées, ses instincts tellement caressés, qu'il y prendra goût, sans s'apercevoir qu'on lui fait endosser un bagage d'infamies un peu lourd à porter. J'ai dit que le drame est bien fait; il faut le reconnaître: il y a de l'intérêt dans la fable, des surprises, de l'habileté dans l'agencement des événements, il y a, enfin, ce qui justifie tout aux yeux de bien des gens, il y a le succès au bout; et la *Gaîté* a eu son bataillon de la Moselle pour lui remporter une victoire dont il avait besoin.

Eh! grand Dieu, qu'ai-je fait? C'est en troisième ligne que je parle d'une importante reprise au Théâtre-Français! Le *Cœur et la Dot* de M. Félicien Mallefille, un grand écrivain tout simplement; un artiste en style, en idées, et qui sur des pages fortement pensées et fortement

écrites sème la poudre d'or de l'esprit à pleine main! Le *Cœur et la Dot*, mauvaise étiquette pour le temps où nous vivons, est une grande bataille gagnée en faveur des bons et honnêtes sentiments, de ceux qui consolent et ne font pas désespérer de la vie. La reprise de cette mâle comédie a été des plus brillantes, et le public d'élite qui remplit d'ordinaire la salle du Théâtre-Français lui a fait un accueil sympathique. La reprise de *le Cœur et la Dot* n'aura pas, peut-être, les cent vingt représentations du *Duc Job*, mais à coup sûr, l'œuvre de M. Mallefille est digne d'une telle carrière.

Le Vaudeville a renoncé à l'*Envers d'une conspiration*, et a renouvelé son affiche: Trois petites pièces toutes fraîches et toutes neuves en occupent les avenues: l'une est intitulée le *Trésor de Blaise*; l'autre la *Femme doit suivre son mari*, et la troisième: *Toute seule*. Cette dernière n'a pas été toute seule à gagner la course dans ce steeple-chase au succès. Les auteurs nommés sont MM. Delacour, Édouard Plouvier, Jules Adenis. Le Vaudeville, s'il en voulait croire l'opinion publique, se maintiendrait dans ce répertoire de courte haleine où il risque moins de se fourvoyer. Pourvu que les pièces soient bonnes, et amusantes et spirituelles, qu'importe le nombre d'actes? Demandez-le à celui qui paye sa place à la porte.

Le Gymnase se contente de son grand succès des *Pattes de mouche*, et n'en demande pas davantage.

L'Ambigu fait des recettes colossales avec le *Juif-Errant*.

L'Opéra-Comique vient de changer de directeur. M. Beaumont a officiellement remplacé M. Nestor Roqueplan. On parle du réengagement de madame Lefèvre-Faure, comme premier acte administratif de M. Beaumont. C'est bien commencer. Mais l'Opéra-Comique ne s'est pas contenté de cela, et c'était déjà bien cependant, il a rengagé madame Ugalde, et il a offert à Roger l'hospitalité de son premier théâtre, et Roger lui paye cette hospitalité en faisant des salles combles. La reprise de *Haydée*, une œuvre mélodieuse de M. Auber, a servi à l'éminent ténor de pièce de rentrée. La foule s'est pressée aux portes de l'Opéra-Comique, et le succès de Roger a été immense. Jamais il n'en avait eu de plus grand, même en ses plus beaux jours de jeunesse, ce qui prouve que le talent vrai garde toujours ses vingt ans et ne prend pas de rides.

M. Wicart, le ténor de Bruxelles, a chanté *Guillaume Tell* et les *Huguenots* à l'Opéra avec un succès qui lui a donné droit de cité rue Lepelletier. M. Wicart nous reviendra définitivement tôt ou tard, et de l'avis des juges les plus compétents, l'Opéra a trouvé le ténor qu'il cherche depuis longtemps. *Sémiramis* va bientôt apparaître, et devancera même la publication de ce bulletin. On s'occupe également du *Tannhauser* de M. Wagner. La direction de l'Opéra a engagé pour chanter cette œuvre, un ténor allemand qui chantera en bon français.

Pierre OBEY.

Adolphe GUBAUD, directeur-gérant.